

Réunion d'octobre 1964 - Auxiliaires Féminines Internationales, 1911, Van Horne, Mtl

LA PRESENCE DE L'EGLISE dans les MILIEUX UNIVERSITAIRES au VENEZUELA

par Mlle Teresa ALARENGA, A.F.I.

Introduction.

Ce n'est un mystère pour personne, que dans toute l'Amérique Latine un des points clefs de notre sous-développement religieux, c'est le divorce, le manque de compréhension mutuelle entre l'élément universitaire si important pour le catholicisme, et d'autre part les pasteurs de l'Eglise.

Durant bien des années l'étudiant universitaire a été considéré comme quelqu'un d'équivoque, appartenant à un monde confus; on s'est méfié de lui et on se disait "qu'il fallait attendre qu'il devint professionnel pour se "rattraper"! D'autre part, on a envisagé parfois comme unique solution la création d'Universités Catholiques.

Evidemment dans ce climat de méfiance mutuelle, le dialogue était bloqué, et c'est seulement depuis quelques années que l'Eglise hiérarchique, en se rendant compte de la situation, s'est reposée une question: quelle est l'importance de ce milieu universitaire pour l'ensemble des pays et de l'Eglise, dans notre continent? C'est à ce moment-là que les laïcs chrétiens des Universités officielles ont senti qu'ils n'étaient plus seuls.

Pour mieux comprendre ce qu'on pourrait appeler la ligne de notre pastorale universitaire au Vénézuéla, il faudrait d'abord avoir une vision de la réalité de ce monde que forment les étudiants; c'est ce que je voudrais vous présenter. Pour bien saisir la situation, il faut tenir compte des conditionnements économiques, sociaux et politiques qui manquent notre Université.

A. L'université manque de moyens économiques. Le budget que l'Etat lui assigne est insuffisant et ceci est aggravé par le fait que les Universités sont quasi gratuites.

B. Notre Université est professionaliste. Elle donne une formation purement technique, et non une formation complète qui permettrait, plus tard, d'exercer une vraie fonction politique, au service du bien commun. La tentative de réforme universitaire de Cordoba (1918) avait mis ce premier point à son programme. D'autre part, notre manque de formation intégrale est une conséquence du manque de coordination entre les différents paliers de l'éducation.

C. Les étudiants. Sur 10 étudiants qui terminent leur cours secondaire, un seul peut accéder à l'Université; c'est donc tout un privilège que de pouvoir faire un cours universitaire. La plupart des étudiants appartiennent à la classe moyenne; la classe des prolétaires forme une minorité. La démocratisation de l'enseignement est un problème assez sérieux chez nous. Très peu d'écoles Techniques; orientation professionnelle presque inexistante. Malgré le Service social de l'Université, les étudiants ont de graves problèmes de logement, d'alimentation, de manque de moyens pour se procurer les livres d'études. Souvent ils doivent travailler tout en étudiant, et dans des occupations qui ne leur aident pas dans leurs études.

D. Les professeurs. Très peu sont entièrement consacrés à leur tâche d'éducateurs. Ce sont très souvent des motifs économiques qui les empêchent de donner tout leur temps à l'Université. Le grand nombre d'étudiants favorise aussi un enseignement impersonnel. Malheureusement, on trouve aussi le type de professeurs qui empiètent leur chaire pour faire de la propagande pour une idéologie quelconque, ou d'autres qui cultivent un culte de la personnalité en vue d'obtenir des postes-clefs dans l'Université. Il existe aussi, heureusement, des personnes conscientes de leur mission et des problèmes d'éducation des jeunes, mais ce n'est pas la majorité.

E. Le syndicat.- Pour les étudiants comme pour les autorités universitaires, une structure importante dans l'Université, c'est le syndicat, officiellement neutre, pour ainsi dire, puisqu'il dessert tous les étudiants; mais dans la pratique, il reste divisé et pénétré par toutes les grandes tendances politiques du pays.

F. Le conditionnement politique. Et maintenant, je touche du doigt le point le plus important de la réalité universitaire vénézuélienne, c'est-à-dire le conditionnement politique. Notre Université est essentiellement conditionnée par des facteurs politiques. C'est par ce truchement que cette institution civile qu'est l'Université, prend contact avec la société globale. Dès que l'étudiant entre à l'Université, il est appelé à se définir et à agir au point de vue politique à travers le syndicalisme. Et de cette façon, il devient sensible à la politique générale du pays. On pourrait se demander pour quelle raison il en est ainsi.

Pour répondre à cette question, il faut voir la politique d'ensemble du pays. On constate qu'un aspect de notre sous-développement c'est justement le sous-développement politique, qui se traduit dans ce qu'on pourrait appeler "l'hypertrophie de la fonction publique". On recourt à la politique pour résoudre tous les problèmes. La politique se sensibilise aux intérêts particuliers au lieu de chercher avant tout le bien commun. Dans la pratique, cela nous amène à l'instabilité. Mais attention! Instabilité ne veut pas dire continuel changement de gouvernements, parce que cela peut exister dans un pays stable; ce serait le manque d'intégration de l'élément politique dans la vie nationale.

Quelle a été la réaction des universitaires face à cet état de choses? Ils ont voulu défendre l'Université de la politique exagérée de la société globale. Cela à partir de 1918, c'est-à-dire à partir du mouvement de réforme universitaire de Cordoba (Argentine), qui proclamait surtout l'autonomie universitaire. C'était donc un problème du continent entier.

Le mouvement qui avait commencé en vue d'une dépolitisation de l'Université se transforma progressivement en une attitude anti-politique pour dénoncer le mensonge, mettre en évidence les intérêts particuliers qui s'y jouent.

Bref, la première étape importante pour l'Université se situe dans la ligne du libéralisme, c'est-à-dire que l'Université a acquis son autonomie face au pouvoir politique, et par le fait même, cette autonomie acquise, l'Université se trouvait dépendante des intérêts du groupe humain qui la composait. D'autre part, toute planification pour le progrès social laissait de côté l'Université parce qu'elle était autonome.

La deuxième étape importante dans la vie universitaire, c'est la dénonciation du mensonge politique. Le résultat, c'est que l'Université devient la conscience morale du pays, et cela se traduit généralement dans l'inconformisme politique.

Comment la Société globale voit-elle l'Université? - Elle apparaît comme un anti-gouvernement. Elle apparaît comme une conscience sociale, pas seulement autonome, mais révolutionnaire. L'universitaire, chez nous, est conscient d'être l'idéologue des classes prolétaires. Il défend la classe sociale que la politique officielle en général laisse de côté. Les universitaires sont un groupe de pression très fort; ils sont écoutés du gouvernement; ils sont appréciés de la population. Tandis que les groupes de droite se méfient et ont un peu peur des étudiants. On peut dire que l'Université a de la difficulté à s'insérer dans la société globale et que, socialement parlant, son apport se limite à être cette conscience révolutionnaire, qui est très précieuse, mais incomplète.

Comment l'Eglise voyait-elle ce monde universitaire? Pendant de longues années, elle en a été très éloignée. Même si théologiquement, il n'en est pas ainsi, l'Eglise d'Amérique Latine et du Venezuela, par conséquent, était synonyme de clergé, de hiérarchie, de bureaucratie des sacrements, de groupe social comblé de privilèges économiques, d'hommes avec une mentalité réactionnaire, très éloignées de l'esprit évangélique. Une telle Eglise était incapable de s'approcher du monde universitaire; elle s'en méfiait très fort et elle voyait l'Université comme un monde perdu. D'autre part, elle était très liée aux intérêts de l'extrême droite, ce qui la plaçait à un niveau très différent.

Ceci était, bien entendu, la tendance générale, mais l'on rencontrait aussi des cas de remarquable authenticité chrétienne, mais ils étaient des cas isolés. Et nous sommes maintenant au point central de notre réflexion. Nous venons de voir quel était le visage de l'Eglise et comment elle percevait le monde universitaire; on pourrait se demander maintenant:

Comment les universitaires voyaient-ils l'Eglise, qu'était-elle pour eux? Depuis l'époque de l'indépendance, jusqu'en 1936, l'Eglise était une forme privilégiée d'abord liée au colonialisme espagnol; après, elle s'identifie assez bien avec l'extrême droite nationale. A ce moment-là, l'Université est divisée en marxistes ou non marxistes; parmi eux, le groupe des chrétiens commencent à se réveiller, mais ils sont incompris de la part de la hiérarchie.

Dès lors, le laïcat s'est réveillé de plus en plus, surtout au cours des dix dernières années. Et c'est seulement après le Concile qu'on peut parler d'un éveil partiel de la hiérarchie. Le groupe universitaire non chrétien est témoin de ce changement dans l'Eglise; il en est étonné, il s'en méfie.

Présence de l'Eglise. - Aujourd'hui, quelques-uns de nos Evêques se disent qu'il ne faut pas attendre que les universitaires deviennent professionnels, que les structures universitaires changent, qu'il ne faut plus attendre, mais qu'il faut aller vers les milieux universitaires. C'est à nous de faire le premier pas, de rendre le Christ présent, pour que les catholiques du milieu forment une vraie communauté ouverte.

Depuis quelque temps, les prêtres et les laïques de notre Université réfléchissent à une pastorale universitaire pour notre milieu spécifique. Copier les expériences étrangères serait une erreur. Et plus encore, à mon avis, ce serait un péché contre la foi; copier, c'est nier que la révélation chrétienne reste vivante, capable de donner une réponse au moment et à la situation présente que vit le peuple de Dieu.

La ligne pastorale. La pastorale universitaire devra tenir compte de deux caractères intimement liés et propres à la vie universitaire:

a) L'universitaire vénézuélien chrétien devra agir et décider en collaboration avec les non chrétiens sans y être préparé au point de vue formation doctrinale. Comme j'ai dit plus haut, être universitaire, chez nous, signifie entrer dans un engrenage politique, à l'intérieur de la même université et en face de la politique générale du pays. Pour affronter toute cette réalité, il il serait faux de croire que la formation religieuse que reçoivent nos catholiques dans leurs écoles est suffisante. Au contraire, elle a été souvent la cause de l'abandon de la pratique religieuse. Dans cette situation, on est amené à croire que c'est seulement à travers une vie vraiment communautaire que le jeune catholique pourra assurer sa fidélité à Jésus-Christ dans son Eglise.

b) La tentation marxiste est très forte. Le marxisme indique où et comment il faut arriver à ses fins. La doctrine sociale de l'Eglise envisage la même fin mais telle qu'elle est formulée, elle se base sur un progrès continu, un processus d'évolution. Or dans la situation concrète, la réalité politique obligerait plutôt à une révolution sociale; les étudiants catholiques, en face de cette situation, se demandent ce qu'ils doivent faire.

De plus en plus, l'universitaire catholique se rend compte qu'il vit dans une société pluraliste et qu'il a la responsabilité de représenter l'Eglise en face des non croyants; il est plongé dans un milieu très diversifié au point de vue idéologie, et il constate qu'il n'y a pas une pastorale de la foi. L'Université est un pays de mission, et la première prédication du chrétien dans ce milieu doit être la découverte et la réalisation de sa mission sociale, puisque dans l'échelle des valeurs de l'université, cet aspect a tant d'importance. La pastorale doit se baser sur des besoins concrets du milieu auquel il s'adresse.

Comment l'Eglise envisage-t-elle sa présence dans les milieux universitaires?

La hiérarchies (évêques et aumôniers) et les laïcs en sont arrivés à la conclusion qu'une présence d'Eglise limitée à l'action d'un mouvement d'apostolat serait incomplète et se verrait restreinte à une minorité. Ils pensent que la meilleure façon de réaliser une mission ecclésiale serait à travers une paroisse universitaire, c'est-à-dire UNE COMMUNAUTÉ DE VIE ouverte au monde, et qui puisse rendre le Christ présent à travers son esprit de service et de fraternité. Actuellement, il n'y a aucune paroisse universitaire canonique; il y a seulement des communautés universitaires. Le projet de notre évêque pour l'Université de Caracas est le suivant:

Paroisse: Chapelle, centre de vie liturgique et sacramentelle, où la communauté se bâtirait à partir de l'autel.

- Une maison ouverte où les étudiants puissent se rencontrer et organiser des programmes culturels. Ce serait à ce projet que nous, les A.F.I. apporterions leur concours.

- Un institut de formation et de réflexion chrétienne.

- Le siège d'un mouvement universitaire catholique, mais qui restera complètement autonome.

Tout ceci est encore au stade d'études et de recherches, bien que déjà en formation.

Teresa ALARENGA, A.F.I.